

ALAIN ALBERT

COLLODI 50

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
simply-crowd.com qui ont permis à ce livre
de voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 978-2-38441-228-0

Dépôt légal : août 2022

Préambule

Je m'appelle P., réminiscence initiale de mon lointain ancêtre.

Un pantin de bois doté d'humaine faculté, oui sans s, de celle de l'apprentissage, de la vie en particulier. Funambule s'inclinant d'un bord sur l'autre pour avancer sur le fil de l'existence.

Contrairement à l'enfant qui vient au monde après avoir été bercé par le chant de sa mère, la lecture, la musique, les sensations diverses liées à un corps en mouvement, produit de la rencontre de deux étrangers qui vont donner naissance à un être hasardeux, je suis issu d'un simple bout de bois dont l'histoire m'est inconnue.

Une page blanche donc, comme celle-ci avant d'y poser le crayon, un champ des possibles sans limites.

Des risques.

Des doutes.

Des choix.

Et surtout des tentations et des influences qui feront de moi l'être de chair que j'espère devenir.

Mais gardons-nous d'anticiper et allons retrouver G., mon père en quelque sorte, un homme bon et honnête comme savent l'être les gens modestes.

Prologue

Peut-on imaginer un enfant né de bois et de broc ?

Peut-on imaginer un virus qui détruirait l'espèce humaine dans son intégralité ?

Imaginer une météorite qui raye les dinosaures de la surface de la Terre ?

Qui sait ?

Qui peut prévoir ?

Et bien moi, je suis né ainsi, dans les années cinquante.

De l'imagination et du manque d'un menuisier, une bonne pâte d'homme.

Dans les temps difficiles, mais pleins d'espoirs de l'après-guerre.

Chapitre 1

Petites rues, petites maisons, petites gens...

Les façades grises se serrent les unes contre les autres, abritant des misères qui s'en sortent comme elles peuvent.

Grégoire n'habite pas le plus beau quartier de la ville. Mais qu'importe, il y a ses habitudes, quelques-unes, ses amis, peu, son métier surtout.

Qui n'a jamais passé son enfance dans un atelier de menuisier aura manqué la respiration du bois, ou plutôt, sa transpiration d'où émane une odeur à nulle autre pareille, souvenir olfactif d'une douceur inscrite à vie.

D'un petit héritage, de beaucoup de récup' et d'un peu de chapardage, Grégoire avait tant accumulé que son atelier était fort encombré de scies de toutes tailles et de tous types, de ciseaux à bois, gouges, rabots et varlopes en nombre.

[Trop peut-être, mais bien moins qu'en des jours futurs où l'on serait envahi d'objets dont on voudrait nous persuader de l'utilité.]

Mais Grégoire, doué de cette sagesse que la rudesse de la vie impose à la pauvreté, savait aller à l'essentiel. Et surtout, il était pénétré de son métier, depuis la vision de l'objet à réaliser jusqu'au bout des doigts, exécutant le geste voulu de manière évidente.

Il existe ainsi des êtres qui laissent s'exprimer, parfois à leur insu, esprit et corps, conjugués dans une énergie surgie d'on ne sait où.

Des créateurs qui ont su accumuler et recomposer à leur manière des savoirs, refondus dans un bronze propre.

Hors des sollicitations distractives.

Chapitre 2

Grégoire habite une maison vétuste, sans confort, sur cave en pierres apparentes d'où part vers le donjon un souterrain.

Il y fend du bois pour la cuisinière, seul chauffage de la maison. Il n'est pas rare que les vitres de sa chambre se couvrent de givre l'hiver. Pour ne pas trop souffrir du froid, il chauffe dans le four une brique qu'il met ensuite dans son lit, entourée d'un torchon, et il se réfugie sous un énorme édredon, très lourd.

Le grenier au-dessus est dangereux, parquet pourri, peu fréquenté.

À l'entrée de la maison, sur la façade, un panneau indique : « cave, abri 6 places, 2 issues ». C'était le règlement de la guerre, si proche ; et, quand la sirène retentissait, les gens du voisinage y trouvaient refuge.

Heureux dans son métier, comme le laissent deviner les lignes précédentes, Grégoire souffre cependant, non quand il façonne un ouvrage, mais à certains moments de la journée. Le soir, devant son bol de soupe, près du feu, dans le gris de sa pauvre demeure ; le matin au réveil, dans le froid, une méchante pelisse sur le dos, car il lui faut économiser le bois.

Il sent profondément un manque.

Son regard erre sur son terne décor...

Mais quoi ?

Un jour lui vient une illumination.

C'est évident

Ce qui lui manque, c'est une compagnie.

Il décide donc de « fabriquer un enfant » de trois ans qu'il façonnerait à son attente et ferait grandir petit à petit.

Un petit être à qui il apprendra la vie et qui saura en retour lui donner ses sourires et sa joie de vivre.

Pas riche, Grégoire, vous l'avez compris, mais il n'a guère de besoins.

Aussi entame-t-il tout de suite son labeur.

Perché sur son ouvrage, sourd à tout ce qui se passe autour de lui, Grégoire fait voler les copeaux qu'il arrache un à un, la main ferme et le regard concentré, d'une bûche de bois à brûler maintenue sur l'établi par un valet de fer.

Façonner le corps ne lui prend guère de temps. Plus complexes sont les membres, qu'il veut articulés.

Puis vient la tête.

La forme, les proportions, tout cela, il maîtrise.

Mais l'expression...

N'est-ce pas par là que l'on communique en premier ? Le regard, le sourire, la petite lumière dans les yeux.

*

Ainsi deux êtres humains fabriquent-ils un être de chair en accord avec un monde bien défini, déterminé par la routine ou l'aveuglement. Il aura bien du mal à être lui, hors d'eux.

Un petit personnage de bois en somme, qui va évoluer au fil du temps, un coup de ciseau par-ci, un autre par-là.

Et une attention de chaque instant.

Au départ de cette aventure est un bout d'arbre, concentré d'histoire et élément naturel empêché de grandir, qui va retrouver un contexte pour reprendre vie.